

5183
LENOIR, R.
1931
C
opposés

CONTRAIRES ET CATÉGORIES

DANS

LA PHILOSOPHIE HELLÉNIQUE

Qui vit la pensée, si assoiffé d'éternité soit-il, se prête bon gré mal gré au cours des événements. Le dessein des sociétés, leur évolution, la subordination de la politique des cités à un plan poursuivi par les ordres du monde affrontent groupe à groupe pour opposer génération à génération. Les contrastes naissent des disputes qui privent l'effort humain de sa vertu créatrice. Les hommes s'achèvent et les idéaux s'ajournent. L'intelligence devient pratique au moment même où elle se croit volontaire. C'est qu'elle cède au besoin d'action. Fait-elle violence au piétinement qui la maintient dans les sentiers battus trace à trace, ses mouvements intérieurs révèlent les impulsions ancestrales qui la placent face au cosmos. Ses notions éparées sur les êtres et les choses s'ordonnent. La pensée se retrouve complexe, pour n'être plus de surface. Quand un aspect se fragmente pour apparaître à la lumière, les autres demeurent dans l'ombre où se tiennent les mystères. Le sacré et le populaire concentrent ici dans l'intelligence disciplinée, là dans la sensualité diffuse, les forces naturelles. Ainsi la révélation se subordonne aux temps comme aux révolutions astronomiques.

Où rejoindre dans son ensemble, pour la comprendre, la pensée ? Ni chez les modernes ni chez les primitifs. Les uns et les autres reçoivent et perdent trop de noms dans les mêlées de races pour maintenir au delà de quelques générations une tradition vivante. Seules les sociétés antiques offrent, des empires orientaux aux confédérations helléniques, l'alliance d'intuition et de science par qui la vie des idées se conquiert sur l'asservissement et la mort des groupes. Ombres et clartés incorporées par la religion et la sagesse s'émancipent avec les hommes rendus libres par la mer au sein des cités. Dès qu'elles deviennent assez

dominatrices des passions pour oser discerner les méchants et les meilleurs, elles chargent les uns du fardeau de haine qui poursuit l'humanité; elles gardent pour les enfants des autres les dons des héros à ceux qui ne savent pas aimer et qu'ils aiment.

Là où l'action requiert l'élan de générosité, l'appréhension du monde demande le concours d'hommes attachés à leur poursuite pendant des siècles. Comme le danseur construit le lieu où viennent de tous les orientes les forces, l'astronome réfléchit en un même temps le faisceau lumineux des étoiles pour le répandre sur la terre. Les groupes arrêtés dans leur course se fixent et s'unissent comme en une constellation. L'espérance et le désespoir que cause le labeur des hommes épousent la carrière du soleil. Périodes et crises se résorbent dans les retours. Incohérence et cohérence entrent dans l'ordre. Les mouvements des corps se plient, comme les desirs des âmes, à la nécessité révélatrice de l'harmonie visible. Le vouloir les traverse les uns et les autres et provoque les hasards, en qui s'épanouit l'harmonie invisible. De l'amour naissent à la fois l'amitié et la haine. Les êtres désaccordés sont à nouveau en proie aux dissensions intérieures. La curiosité comblée revient à son point de départ. A l'école des médecins devant les cadavres, les philosophes dissèquent l'être spirituel qu'ils ont tué.

Démembrement et dénombrement se prêtent au partage stellaire du monde. Le soleil, la lune, la terre, Hermès, Zeus, Arès et Chronos règnent sur Rhodes, Éphèse, Halicarnasse, les Pyramides d'Égypte, Athènes, Babylone, Jérusalem. De ces régions partent des mouvements d'idées qui se concentrent dans l'espace de quatre siècles sur les côtes d'Asie Mineure, en Italie et en Grèce. Des écoles se constituent, comme institutions locales, subordonnées aux centres mondiaux dispensateurs des connaissances célestes, terrestres et infernales. Les maîtres répartissent aux élèves leur enseignement et réservent pour deux disciples la poésie et la familiarité de leur doctrine. Si capricieuses paraissent les opinions des sectes, elles suivent la marche même des observations sur la nature dans un milieu qui ne sépare jamais le fait du mythe. Astronomie, cosmologie, physiologie, ontologie, psychologie et théologie ordonnent tour à tour la pensée. En Thrace, les forces du ciel et de la terre aiment les dionysies et l'orphisme. Les unes s'adressent au peuple pour le jeter dans des états d'extase. L'autre s'adresse aux meilleurs et les libère en une ascèse. La cosmologie con-

serve aux initiés les âges de la terre et la succession des peuples et des dynasties. Les physiciens communiquent au vulgaire théorèmes et expériences, démonstrations et théorie des éléments. Les Éléates font de l'ontologie une création véritable et un poème. Platon développe la psychologie en des dialogues où s'entrelace la dialectique. Quand Aristote, Stoiciens et Épicuriens réunissent tous ces chapitres en systèmes plus ou moins cohérents et savants, ils ne font que rejoindre la polymathie du Pythagorisme, à qui les philosophes ultérieurs se sont ralliés de manière ouverte ou en second. Là où les Pythagoriciens partaient des astres et de la numération que ceux-ci facilitent, Aristote, Stoiciens et Épicuriens partent des idées et de la nomenclature.

De là le fond commun à toutes les spéculations. Les philosophes reçoivent des organisations religieuses comme des sociétés primitives des listes de noms et des tables qui établissent la correspondance par influx des vies sidérale, minérale, végétale, humaine et sociale. Régions, climats, météores, éléments, métaux, jours, humeurs, organes, corps de métier se présentent unis par des analogies, cependant que les composés symbolisent avec les simples. L'observation et l'expérience poursuivies au sein des démocraties brisent les tables. Les philosophes conservent pourtant le respect des termes. Des rites manuels et oraux accomplis pendant des siècles à l'occasion de toutes les actions humaines leur ont enseigné le caractère sacré de l'énumération. Proférer un nom est diriger l'intervention de l'être qu'il désigne sur un substrat. Les noms des forces invisibles, des ancêtres, des dieux, des puissances président à la connaissance du monde. Comme il est dit dans le *Cratyle*, « Celui qui sait les noms sait aussi les choses ». Les donneurs de noms et de lois se sont contentés d'observer le monde et d'en approfondir la nature par le moyen de la lumière et de la voix. Les rythmes et les arithmies discernées ont révélé à la fois la communauté des crises et des périodes auxquelles sont soumis les corps et la singularité des êtres. D'un même mouvement, l'imitation du monde au moyen des vibrations impose la constitution numérique et la structure onomastique des choses. Calcul et discours en développent la série. La police s'est-elle imposée aux esprits comme aux cités? Les hommes se trouvent, dès l'enfance, devant une pensée toute faite qui vient à eux du dehors. Les formules ordonnent plus qu'elles ne persuadent. Les

termes s'allitèrent suivant que l'imagination est féconde ou stérile. Les esprits précis s'en inquiètent. Une mise en contradiction devient nécessaire comme une mise en jugement qui purifie la pensée et restitue aux termes leur proportion originelle. Les termes en sont donnés par l'activité humaine elle-même : le même sujet n'est pas capable en même temps et par rapport au même objet d'actions et de passions contraires. Le spectacle de la nature suggère d'ajouter que les contraires naissent des contraires et y reviennent sans cesse. Un cercle se forme ainsi, dont le mouvement se peut effectuer indifféremment dans le sens des astres ou dans le sens des fixes. Aussi bien l'expérience atteste-t-elle la réversibilité de sens des contraires. Il n'y a rien là que de populaire. Plus savante est la mise en œuvre des mixtes établissant que deux corps ne se peuvent combiner sans un troisième. Les acceptions physiques font naître les acceptions logiques. Les termes s'épurent. La compréhension du monde s'amenuise. Macrocosme et microcosme cessent d'être développés dans leur étendue et leur connexion par l'enseignement exotérique. Listes de notions se font fragmentaires. Aux contraires délimités succèdent les contrastes de rencontre, où la réflexion critique n'asservit plus la sensation. Seule une confrontation de tous les textes ioniens, italiens, platoniciens, aristotéliens, stoïciens et épicuriens permet de restituer les tables de notions communes à toute l'Hellade dans leur ésotérisme.

Il est des tables dont la version hébraïque et la version hellénique affrontées traversent l'Orient, qui précèdent les spéculations des philosophes et leur survivent. Elles groupent les astres, les éléments, les saisons, les couleurs, les modes d'activité et rejoignent les classifications du Haut-Orient, de la Chine et des civilisations dites primitives. L'époque byzantine les réunira en un ensemble sur lequel tous les « philosophes inconnus » tenteront des variations. Distinctes sont les notions des choses et les démarches de l'esprit qui leur paraissent essentielles. Pour elles, il n'est ni terme propre ni définition univoque. Le mieux qu'on en puisse dire est qu'elles évoquent la structure interne du monde en produisant le dynamisme de la pensée. Les systèmes dans leur expression incomplète, leur interprétation faussée, là où les textes font défaut, les présentent sous des formes diverses à des moments différents de la spéculation. Une élaboration progressive à partir des

classifications vitales (1) ne se poursuit pas moins à travers eux. Les Physiques trouvent la genèse des choses dans la réciprocation des contraires à travers le mouvement éternel. Thalès, extrayant les corps simples des passions de la matière, détermine les condensations, les raréfactions et les associations. Anaximandre détermine les contrariétés de l'être quand il énumère les contrastes de la matière. Anaximène considère comme éléments primordiaux l'air et l'illimité, par quoi il faut entendre le temps, que Phérécyde a déjà élevé au rang de principe. Les contrastes ont le même sens chez Diogène et Démocrite. Héraclite oppose, sans grande discrimination, le mâle et la femelle, le blanc et le noir, l'ocre et le rouge, le léger et le lourd, le long et le court, le sonore et le silencieux, les animaux sauvages et les animaux domestiques, le bon et le mauvais, le droit et le courbe, le haut et le bas, le jour et la nuit, l'hiver et l'été, la guerre et la paix (2), la querelle et la justice, la faim et la satiété, la maladie et la santé, le jeune et le vieux, l'éveillé et le dormant, la fatigue et la trêve. Il développe le tout en dieu et juste, père et fils, calcul du temps et éternité, mortel et immortel, séparable et inséparable. Avec, maintenant, en même temps, un et continu, incréé, immortel, inséparable se retrouvent chez Parménide et se joignent à sans mouvement pour former quatre séries de couples concordants, auxquels s'ajoutent l'intelligence et la sphère, le jour et la nuit. Mélissos complète l'incrée, l'immobile, l'inséparable par les qualités d'éternel, d'illimité, d'un, de semblable, et joint le plein et le vide, le dense et le raréfié. Anaxagore considère l'être comme illimité, autocrate, sans mélange ; il énumère ensuite le dense et le raréfié, le chaud et le froid, l'obscur et l'illustre, l'humide et le sec. L'opposition de l'amitié et de la haine domine chez Empédocle les mélanges et les séparations. Les contrastes ordonnés en deux groupes de cinq couples font figure chez lui de divinités : Terre et Soleil, Discorde et Harmonie, Callisto et la Honte, Thoossa et Danaë, Vérité et Incertitude, Création et Destruction, Repos et Éveil, Mouvement et Immobilité, le Très Grand et Ornement, Silence et Voix.

La réflexion des Pythagoriciens a pour base une contemplation du

(1) R. LENOIR, *Les Caractères généraux de la Philosophie hellénique* (Revue de Synthèse historique, Juin 1930, p. 33-34).

(2) R. LENOIR, *Les Caractères généraux de la Philosophie hellénique* (Revue de Synthèse historique, Juin 1930, p. 42).

ciel qui leur fait adopter le même principe qu'Anaximène : « Le ciel est un. A l'illimité s'ajoutent le temps, le souffle et le vide qui délimitent toujours la place de chaque chose (1). » La puissance du démiurge ordonne le soleil, les planètes, la terre et la lune, que les Pythagoriciens nomment antiterre ou terre sauvage (2). Leurs mouvements sont générateurs d'un partage du ciel en sept orientés, autour desquels se groupent les êtres et les choses. Les Pythagoriciens, contents du dualisme symétrique du corps humain, l'imposent au ciel pour y délimiter deux pôles et y distinguer deux hémisphères. Ils reçoivent des sociétés orientales les listes de phénomènes, d'êtres vivants et de vertus. Le développement de l'astronomie, de la musique, de la médecine, de la magie et de la théologie leur impose des regroupements et des réductions successives. Certains caractères sont abandonnés comme trop peu dominants. Le dualisme transforme la polarisation en contraste logique ; des contrariétés naissent, qui demeurent distinctes des catégories de l'être comme des puissances. Les concordances qui les unissent à la liste des éléments et qui font encore l'air analogue du droit (3) demeurent dans l'enseignement secret. Les classifications remaniées sont exprimées de plusieurs manières. Suivant Simplicius, à côté de la droite se rangent le haut, le devant, le bon ; à côté de la gauche, le bas, l'arrière, le mauvais (4). Suivant Aristote, aux trois premières séries, concernant le nombre, le pair et l'impair, l'illimité et le limité, l'un et la pluralité, s'ajoutent, en désordre et brouillés à dessein, en mouvement et en repos, droit et courbé, tétragone et oblong, mâle et femelle, lumière et ombre, bien et mal. D'autres textes révèlent les oppositions de l'égal et de l'inégal, du plein et du vide, du vrai et du faux. De la sorte, ce ne sont plus des vertus de même importance énumérées les unes à la suite des autres, mais de véritables têtes de chapitre réduites à quinze, diminution de trente, à douze suivant l'ordre babylonien, puis à dix suivant l'arithmologie pythagoricienne qui est « système de monades » sociaux de la tétrade. La dialectique de Platon permet de le com-

(1) Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, I, 276, 21, 23.

(2) Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, I, 278, 27. — Ce texte, qui met fin aux commentaires des commentateurs helléniques et des historiens modernes, ne semble avoir été retenu ni par Pinnel, dans *L'Aurore de la philosophie grecque*, traduction française, p. 347-348, ni par Léon Robin, dans *La Pensée grecque*, p. 77.

(3) Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, I, 276, 114.

(4) Diels, *Fragmente der Vorsokratiker*, I, 276, 26-28.

prendre et de tenter une restitution de l'enseignement à partir du Même et de l'Autre.

Platon ne retient pas les oppositions de l'autocrate et du dépendant, du pur et de l'impur, du disséminé et du dense, du ténébreux et de l'illustre, de l'humide et du sec, qui caractérisent le tout pour Anaxagore. Il se contente de faire allusion, en de nombreux passages des *Dialogues*, à la doctrine pythagoricienne. Séries de termes rapprochées les unes des autres et comparées aux séries des systèmes antérieurs font surgir l'économie véritable des idées, que les contradicteurs dispersent comme ils gaspillent l'intelligence. A partir du soleil se développent *la lumière et l'ombre*, le même et l'autre, *l'être et le non-être*, le solide et le liquide, le plein et le vide, le rythme et le nombre, *le droit et le gauche*, le schème et l'informe, *l'un et le plusieurs*, le plus et le moins, le peu et le beaucoup, le grand et le petit, *l'illimité et le limité*, l'égal et l'inégal, le semblable et le dissemblable, *le droit et le non-droit*, le point et la ligne, le cube plan et le solide, le triangle et le carré, *le tétragone et l'oblong*, le cube et la pyramide, l'énergie et la puissance, la permanence et le changement et le temps, le contact et la séparation, la permanence et le changement, la génération et la destruction, le masculin et le féminin, l'utile et le nuisible, l'honnête et le déshonnête, le juste et l'injuste, le vrai et le faux, le beau et le laid, le bien et le mal, le nécessaire et le spontané, l'harmonie visible et l'harmonie invisible. Cette suite de contraires, obtenue grâce à une confrontation avec la *Méaphysique* d'Aristote, ne présente pas un caractère arrêté. Il se peut que tous les termes n'en soient pas à leur place. Il est certain que des séries intercalaires concernant une discipline en sont absentes. C'est ainsi que le même et l'autre entraînent un ensemble de termes astronomiques restitues par un passage du *Timée*. Ce sont le cercle équinoxial et le cercle écliptique, le mouvement d'Orient en Occident et le mouvement d'Occident en Orient, les astres et les planètes, le cosmos et l'ouranos. Au reste, ces énumérations se détachent d'un plus vaste ensemble que le *Philèbe* restitue. Suivant lui, il est quatre genres : l'être, le non-être, les êtres, la cause de la nature. L'être correspond au limité ; le non-être correspond à l'illimité ; les êtres correspondent au mélange fait de plus et de moins, aux éléments, aux corps et aux mouvements des corps ; la cause des mélanges correspond à l'âme du monde comme cause nécessaire, mieux à la pensée qui gouverne, comme cause divine, le cos-

accompagnés de l'étroit et du long, du large et du mince, du profond et du peu élevé, du poli et du rugueux, la possession et la privation. S'y ajoutent le convexe et le concave, l'uni et le non-uni, la symétrie et le dissymétrique, l'omoiométrie et l'anomoiométrie, l'antérieur et l'ultérieur, le rapide et le lent, l'actif et le passif, le mouvement circulaire et le mouvement tourbillonnaire, la partie et le tout. Suivent le mélange et la dissolution, l'ébullition et la congélation, la prise et le relâchement, assemblage et dissocation, contexture et distribution, ordre et désordre. Un tel travail se poursuit dans la *Physique* et la *Métaphysique* pour autoriser une transposition des quatre genres déterminés par Platon dans le *Phédo* et une reconstitution des premières séries pythagoriciennes envisagées dans leurs analogues. La théorie des quatre genres devient la théorie des quatre causes. A l'être, au non-être, aux êtres, à la cause de la nature correspondent l'essence, la matière, ce d'où vient le principe du mouvement, la fin. Ce sont les aspects de la forme motrice, de la matière, de la privation et de la représentation comme principes. D'autre part, les dix premières séries de la table de Pythagore sont : l'essence correspondant à l'être et au non-être ; la quantité ; la qualité ; le rythme ; l'excès et le défaut ; l'amour se diffractant en amitié et en haine ; le nombre se divisant en pair et impair ; l'eau engendrant le sec et l'humide ; le feu faisant le chaud et le froid ; l'air faisant le dense et le raréfié ; la terre faisant le vide et le plein. Ainsi se rejoignent dans une même synthèse comme dans une même succession les notions dites abstraites et les éléments physiques. Les Physiques et les Pythagoriciens se sont donc contentés de dévoiler chacun une des tables d'analogie. Il faut donc considérer l'effort de spéculation hellénique tel qu'il se transmet dans le secret des écoles comme un vaste système de notions qui symbolisent.

Il ne saurait être question, en effet, pour la pensée orientale, de rien d'autre que de symboles. La dialectique peut les fragmenter et les déployer de bien des manières au gré des tempéraments et des époques. Ces jeux verbaux n'altèrent pas pour autant la nature propre du réel pénétré d'intelligence, au point que tout mouvement y signifie. Que la philosophie rivalise ici avec la mantique. C'est que le besoin d'ordre et d'harmonie fait violence au silence actif. Dans la trame des événements qui défient et refont à tout instant le monde, rien n'est définitif. Et, dans ses rebondissements comme dans ses progrès prudents, l'esprit se

LENOIR. — CONTRAIRES ET CATÉGORIES DANS LA PHILOSOPHIE HELLÉNIQUE 235

révéla toujours ingénieux. Hermès Trismégiste lui rend ses assises, pour rappeler la prépondérance de l'astronomie et placer à la tête des notions Zeus, la lumière, ce qui nourrit tout, le hasard, la nécessité, l'âme, les sept planètes, les trente-six décans. Il transmet au moyen âge, avec bien des palimpsestes, des classifications en lambeaux que l'ingéniosité humaine rapetasse au gré de ses désirs, à la mesure de ses horizons. Des chaînes de notions parviennent ainsi aux sociétés modernes ; chemin faisant, elles s'allègent de termes, au point de n'offrir plus que les linéaments extérieurs de la pensée. L'esprit de découverte et constitue pas moins l'essentiel de la pensée. L'homme affrontant la combinatoire peuvent rendre par éclairs à l'homme affrontant la nature son émotion et sa noblesse. Ils n'empêchent la métaphysique de devenir stérile. A se placer ainsi en travers de la vie, la spéculation, ralentie par l'enseignement, a des réveils terribles, sans lendemain. Rien ne passe plus des idées dans l'action. Et les philosophes laissent aux réformateurs comme aux révolutions le soin de marquer l'éloignement croissant des sociétés politiques et des sociétés harmoniques.

Raymond LENOIR.

IN. REVUE D'HISTOIRE DE
LA PHILOSOPHIE